

Oh ! que ça va mal !

Iere. LETTRE AU CORPS LÉGISLATIF.

Du 5 messidor, an 7.

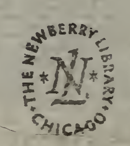
O ! vous législateurs, dont la contenance assurée vient d'anéantir une monstrueuse autorité. Vous, organes de la France républicaine, qui venez de renverser, d'une main hardie, le trône despotique d'un triumvirat affreux ; vous qui vengez enfin les républicains de toutes les odieuses menées des petits roitelets qui, de leur fauteuil directorial, voulaient (nouveaux *Séjans*) faire trembler devant eux, tout le monde, jusqu'au Peuple français lui-même, vous croyez avoir rendu le bonheur aux Français, vous avez l'espoir d'un plus doux avenir pour lui, vous vous bercez de cette heureuse illusion ; eh bien, vous êtes dans l'erreur ; écoutez-moi et vous serez détrompés.

Croyant hier que ce que vous faisiez, était pour le mieux, mais voulant en être assuré, je parcourus les théâtres, les jardins, les promenades et les places publiques. Ah ! que de choses j'entendis ! Quel perpétuel écho de *Que ça va mal* retentit à mes oreilles ! Oh, législateurs, que vous avez eu tort de prendre de l'énergie ! La France est perdue, c'en est fait ! les Russes allaient lui rendre son ancienne splendeur ! A la vérité, tout ce qui est républicain eût été sacrifié, mais qu'importe, du milieu de leurs cadavres, le bonheur, la prospérité, guidés par Suwarof, s'élevaient, s'avançaient et planaient majestueusement sur toute la France ; et ce que vous avez fait, va empêcher ce beau jour. Ah! législateurs, on le voit, vous n'aimez pas votre patrie ; convenez que beaucoup de savans et de sages, et il y en a quelques-uns à Paris, que Boileau lui même nous a indiqués :

Quiconque est riche est tout, sans sagesse il est sage ;
Il a, sans rien savoir, la science en partage.

Convenez, dis-je, qu'ils ont grand droit de vous en vouloir et de s'écrier : *Que ça va mal !*

Ce que je vais vous rapporter n'est pas à la vérité les discours de l'honnête marchand, du modeste propriétaire de l'héritage de ses pères, de l'utile et laborieux artisan, du paisible et patriote habitant de la campagne.... Fi donc ! est-ce que ces



gens sont quelque chose ? Eh non ; mais je prends pour ma boussole ces gens que des talens rares ont élevés du bas au haut de la roue de fortune ; ces honnêtes fournisseurs qui n'ont jamais laissé manquer le soldat de rien, et qui ont toujours fait payer au prix coûtant ce qu'ils ont fourni, sans se servir du petit moyen trop commode d'ajouter des queues aux zéros : Je prends encore pour guide ces aimables apprentifs gouvernans qui mettent leur volonté à la place de celle du peuple des républiques voisines, et qui s'essayent à jouer chez nous le même rôle leurs féaux amis qui ne peuvent que bien penser étant bien dirigés ; je prends encore pour guide ces équitables commissaires que les peuples, nos voisins, bénissent chaque jour, pour ne leur avoir laissé que des yeux pour verser des larmes que nous avions la sottise de regarder comme larmes de rage, de douleur, et qui sont des larmes de reconnaissance. Il y a façon de voir les choses.

Voilà, citoyens législateurs, avec quelques autres gens d'esprit ; voilà ceux que j'ai écouté ; ceux que j'ai pris pour mes guides, mes régulateurs ; voilà ceux qui m'ont ouvert les yeux sur la fausseté de vos opérations ; voilà ceux enfin d'après lesquels je m'écrie : *Que ça va mal! Que ça va mal!*

Il était trois heures et demie et je rêvais sous le feuillage épais du jardin des Thuileries ; un jeune homme, tout poudreux, arrive, accoste un sien

ami, et débute ainsi : *ça va mal !* mon ami ; on attaque les fournisseurs au conseil, le fait est certain, j'en sors. Les compagnies peuvent bien sauter de ce coup ; et ma place d'inspecteur du service aller au diable avec les entrepreneurs. Je suis perdu ; elle était si bonne, si grasse ; je m'étais si bien habitué à mon cabriolet, à ma jolie Rose, s'il fallait quitter tout cela, sens-tu quel coup?...., La bonne république enrichissant les fournisseurs m'enrichissait...... *Ah ! ça va mal ! ça va mal !..* Que devenir ? — Ce que tu étais autrefois, laboureur. — Tu plaisantes, laboureur, moi ! Et, haussant les épaules, il s'éloigna de son ami, que je crus un peu goguenard. Je m'en allai après lui en répétant : *ça va mal !.....*

En dînant à l'hôtel de la modestie, je fus acosté par un jeune homme qui régulièrement rimait un quatrain à toutes les belles du quartier. Ah ! mon cher, me dit-il, *ça va mal !* J'avais fait une petite épitre aux chevaux de *Paméla*, une autre à son chat, une autre à son Mopse ; Paméla allait me permettre de lui en adresser une à elle-même, du moins sa femme-de-chambre me le disait. Le prix de mon travail, était la protection d'un homme en place qui avait connu Paméla, grâce à une mauvaise pièce en vers, et qui depuis ce tems venait assez fréquemment chez elle. Paméla a dû lui parler de moi pour me faire avoir une petite place dans ses bureaux ; déjà j'avais fait une épitre où ce

cher protecteur devenait mon Apollon, mon dieu tutélaire..... Au train dont vont les choses, le cher protecteur pourrait bien n'avoir plus à protéger personne, et adieu mes épitres, le fruit de tant de veilles, de soins, de peines, et sur-tout adieu la place. Vous le voyez *ça va mal!*

Je voulais bien lui faire espérer un meilleur avenir. *Ah! ça va mal!* me disait-il toujours. Plus d'ami de Paméla pour protecteur, plus de place pour moi! plus de place! *Que ça va mal!* Et il était secondé par un apprentif musicien qui avait aussi modulé quelques accords et à qui l'on promettait l'entrée au conversatoire.

Après le dîner, je m'acheminai vers le jardin Egalité. J'entre dans un café: *Ah! que ça va mal!* disait très-bas à son voisin un homme assez bien mis, mais à figure sinistre, on va tout oser dire, oser tout imprimer. Plus de dénonciation pour un mot équivoque; et j'écoutai attentivement. C'était pourtant, ajouta-t-il, d'uu bon rapport, je courais les cafés, les théâtres; je donnnais au moindre geste, à la moindre parole une tournure piquante, on avait parlé contre le gouvernement, et crac sur mon rapport, un bon mandat d'arrêt, coffrait pour long-tems quelqu'un à qui j'en voulais pour avoir osé me regarder de travers. A présent cette maudite liberté de la presse va laisser le cours aux réclamations. Nous ne serons plus cru sur parole; nous ne tromperons plus la religion du ministère,

et les profits en iront moins ; nous ne pourons plus moyennant quelque argent laisser en paix les voleurs que l'on nous donne ordre de poursuivre..... Ah ! mon ami , *que ça va mal* !....

Il était sept heures et demie , je fus à deux spectacles ; au premier quelques femmes sans mœurs se demandaient : Qu'est - ce que ça deviendra , *ça ira-t-il mal* pour nous. Mais elles se rassuraient en pensant que les français étaient trop religieux desservans des autels de Cythère , et je fus à l'opéra.

Ah ! que ça va mal ! entends-je répéter cinq à six fois. C'était d'abord un grand homme à rouge trogne , à tournure insolente. Les arts , les arts , répéta-t-il à un autre personnage à figure blême , au corps sec et à l'air humble ; les arts sont perdus ; leur temple va être en proie aux ouvrages républicains.... Adieu les recettes. On nous fera jouer autre chose que nos pièces chéries. *Ca va mal* ! *ça va mal* !.... Ne serait-ce pas l'administrateur ou le pensionnaire d'un théâtre que le gouvernement paie ?

J'entrai dans une loge ; *que ça va mal* , disait à une jolie femme qui riait , en faisant des mines à un jeune danseur placé dans une loge voisine , un homme qu'à sa tournure , à son impudence , au bruit qu'il faisait dans sa loge , je reconnus pour un fournisseur. Mes états de fourniture bien formés par un secrétaire intelligent , portaient un brillant

effectif : J'avais bien approvisionné les magasins d'Italie, et tout a été pris par mes bons amis les russes ; j'allais centupler mes états, mais ces diables de républicains des conseils font la guerre aux fournisseurs, et l'on pourra bientôt découvrir que mes habits, mes chemises ne valaient rien : *Ah ! ça va mal ! ça va mal !*

Je courus à Tivoli, et m'écartant du monde qui dansait, je me tapis derrière une charmille devant laquelle était assise une nombreuse et brillante compagnie.

C'est ici que l'écho se prolongeait *que ça va mal!* répétaient à l'envie trois à quatre femmes et cinq à six hommes.... Mon pauvre frère, la Suisse t'accuse, disait une voix que je pris pour celle d'une dame de la halle ; mon ami, disait en grassayant une autre, l'Italie t'accuse ; bah, disait une autre, ils ont bien fait, ces Italiens et ces Suisses sont trop heureux de payer les plaisirs de notre société ; on est si malheureux au jeu : et là-dessus, deux plaisans qui passaient, disent à haute voix le fameux quatrain :

Un pauvre Suisse qu'on ruine,
Demandait que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

Et la cotterie de se fâcher, et la dame à la voix poissarde, de s'écrier : les *insolens* ! mon pauvre

ami Rapinat qu'on appelle plaisamment l'épithète de mon mari.... et de se r'asseoir, et de répéter en chœur: *que ça va mal!* Le feu d'artifice mit fin à la conversation et à mes observations. Je revins chez moi, bien persuadé que vous aviez tort de faire des changemens à des choses que tant de gens trouvaient si bien; et bien décidé à vous le déclarer aujourd'hui, afin que vous vous amandiez au plutôt.

Réfléchissez-y, si vous allez plus avant; on ne se contentera pas de crier *ça va mal*, on criera: *ça va de mal en pire.*

Do....

De l'imprimerie, rue et bâtiment des ci-devant Capucines.